

La Claque

◆ Le film *Illusions perdues*, réalisé par Xavier Giannoli, adaptation du roman de Balzac, et sorti en 2021, décrit une utilisation de la claque au théâtre qui a de quoi dérouter. On y voit un chef de claque intrigant, cynique et sans scrupules, Singali, (Braulard chez Balzac) vendre ses services au plus offrant. Son pouvoir semble n'avoir aucune limite, et, dans le film il détruit effectivement, en un instant, la carrière de la jeune actrice, maîtresse de Lucien de Rubempré. Ce dernier croyait avoir acheté son soutien. Singali avait promis, juré. Mais quelqu'un avait renchéri au dernier moment, entraînant la catastrophe.

En réalité il y avait des règles, même si elles étaient discutables. Et ce double jeu, si toutefois il a existé, devait être extrêmement rare.

◆ Balzac est très critique de ce système dans le roman :

En sortant, Lucien vit défiler devant lui la pointe escouade des claqueurs et des vendeurs de billets, tous gens à casquettes, à pantalons mûrs, à redingotes râpées, à figures patibulaires, bleuâtres, verdâtres, boueuses, rabougries, à barbes longues, aux yeux féroces et patelins tout à la fois, horrible population qui vit et foisonne sur les boulevards de Paris, qui, le matin, vend des chaînes de sûreté, des bijoux en or pour vingt-cinq sous, et qui claque sous les lustres le soir, qui se plie enfin à toutes les fangeuses nécessités de Paris.

« Voilà les Romains (1) ! dit Lousteau en riant, voilà la gloire des actrices et des auteurs dramatiques. Vu de près, ça n'est pas plus beau que la nôtre. (2) »

— Il est difficile, répondit Lucien en revenant chez lui, d'avoir des illusions sur quelque chose à Paris.

Il y a des impôts sur tout, on y vend tout, on y fabrique tout, même le succès.»

◆ Voici quelques documents qui peuvent nous éclairer sur la réalité de cette pratique au XIX^{ème} siècle :

¹ *Voilà les Romains* : les claqueurs. Terme courant pendant tout le XIX^e siècle. Allusion aux Romains qui applaudissaient Néron.

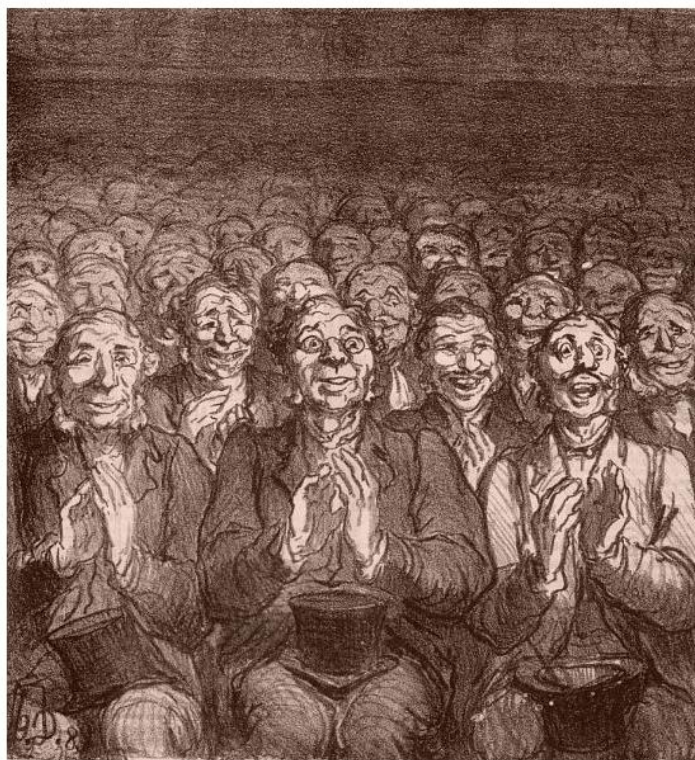
² Ils sont journalistes

► Dans *Le scandale au théâtre* de Georges d'Heylli, (1833-1902), écrit en 1861, (le roman de Balzac a été publié en trois parties entre 1837 et 1843), on trouve des détails sur le fonctionnement de ce système :

(Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France).

LA CLAQUE ET LES CLAQUEURS.

Histoire rapide de la claque. — Ses abus. — La claque à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. — La claque gantée des Italiens. — Améliorations à introduire.



Les claqueurs. Lithographie satirique de Honoré Daumier publiée dans *Le Charivari* du 13 février 1864, et ainsi légendée : « On dit que les Parisiens sont difficiles à satisfaire ; sur ces quatre banquettes pas un mécontent. Il est vrai que tous ces Français sont des Romains »

Dans nos théâtres, la claque occupe la plus grande moitié du parterre.

On a bien crié contre elle ; on a essayé de la supprimer : l'expérience n'a pas réussi. Nous sommes des premiers à reconnaître son absolue nécessité.

Un chef de claque achète très cher le droit d'applaudir à forfait. Je me suis laissé dire que la place de chef de claque se vendait 50,000 fr. à l'Opéra. J'aimerais

mieux les employer à autre chose ; mais enfin, tous les métiers sont bons s'ils sont honnêtes.

Le claqueur en chef introduit dans la salle telle quantité de personnes, dont le nombre est fixé entre lui et l'administration. Il paie, par chaque tête entrée, une faible redevance au théâtre, et garde comme bénéfice le surplus de la somme donnée par les spectateurs qu'il amène.

Car on paie pour applaudir. La claque se recrute chez une classe de gens peu fortunés qui aiment les arts, et ne peuvent s'en passer la fantaisie qu'à prix très réduit.

Mais, le chef de claque ne fait pas entrer les seuls claqueurs. Il introduit avec eux dans la salle une autre classe de personnes, qu'on a justement nommées les *Solitaires*. Ceux-là, moyennant une somme insensiblement inférieure au prix du bureau, entrent au parterre avec la claque ; mais dès qu'ils sont placés, toute relation cesse entre eux et ces bruyants messieurs.

Il y a double bénéfice pour le solitaire ; bénéfice d'argent, et certitude d'être placé : l'entrée des claqueurs ayant lieu avant celle du public.

Les deux claques les plus connues sont celles de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Le chef de claque de l'Opéra, M. David, est un petit monsieur brun, court, assez bien mis, et qui n'a pas trop l'air de ce qu'il est. C'est au café Favart, vis-à-vis l'entrée des artistes de l'Opéra-Comique, que cet important personnage tient son petit cénacle.

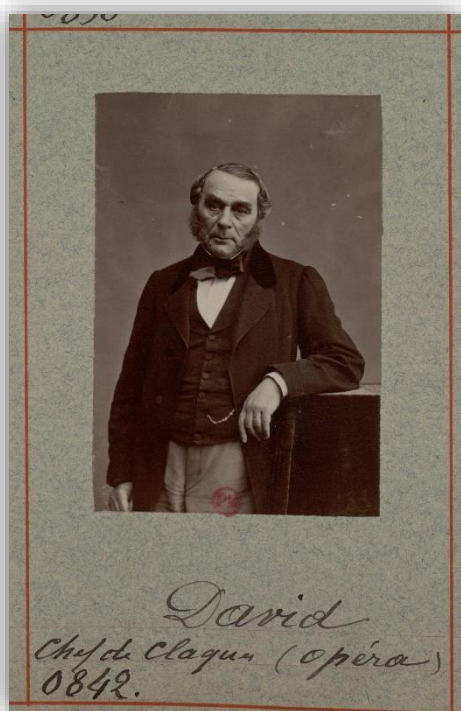
Le claqueur verse 5 francs, sur lesquels le chef prélève 2 francs ; il vous rend vos 3 francs à la fin de la soirée, si vous vous êtes consciencieusement acquitté de votre devoir de bon et bruyant claqueur.

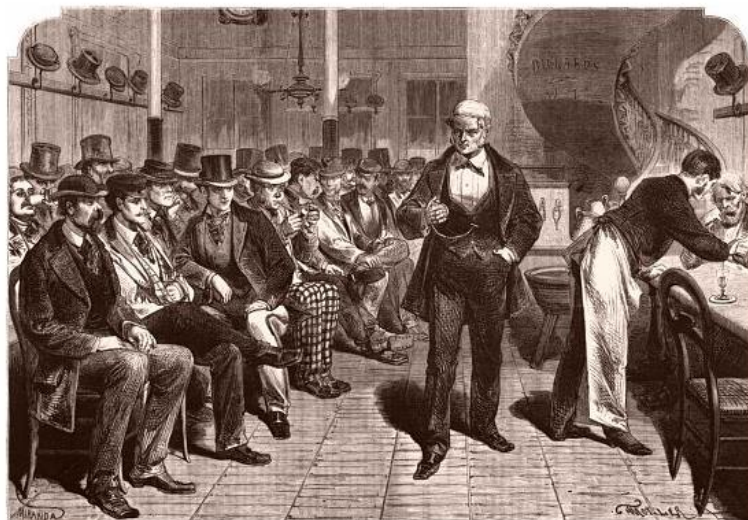
Le solitaire paie 2, 3 et 5 francs, selon la saison et l'importance des pièces.

Le chef de claque de l'Opéra-Comique se nomme Albert. C'est un grand et long monsieur, mince et fluet, quoique de taille très bien proportionnée.

Vous le trouverez invariablement à cinq heures au café Rossini, jouant au piquet avec son fidèle Meyer, allemand d'origine, à visage atroce, à mine repoussante ; c'est un fort brave homme, dit-on. Et la chose est probable. Il est tant de canailles qui ont la mine charmante, ouverte, gracieuse et prévenante !

Le claqueur paie 75 c., 1 fr. 50, 2 fr., 2 fr. 50, selon les circonstances.





Types et Physionomies de Paris. La claque : rendez-vous des claqueurs du théâtre de l'Opéra, au café de la rue Favart. Gravure parue dans *L'Illustration* du 15 février 1873

Le solitaire est enrôlé moyennant 1 fr. 50, 2 fr. 2 fr. 50 et même 5 et 10 fr. dans les grands jours de solennelles représentations.

Les claqueurs et les solitaires se rendent au théâtre par escouades de cinq personnes.

Les uns entrent à l'Opéra, par la galerie fermée qui mène, à la rue Drouot ; les autres à l'Opéra-Comique, par la petite porte des artistes, rue Favart. Ils traversent les coulisses, la scène, les loges du rez-de-chaussée, et viennent s'entasser au parterre, dans l'ordre indiqué par le chef de claque.

Les solitaires se placent où bon leur semble, et au premier banc du parterre que la claque n'a pas le droit d'envahir.

Le Théâtre-Italien est le seul qui n'ait pas de claque proprement dite.

Là, le service se fait en gants blancs, et de la façon la plus convenable. L'administration ne paie pas les claqueurs, mais l'artiste est libre de leur distribuer diverses places ; et la chose est toujours faite si adroitement qu'on ne sait pas s'il y a bravos sincères, ou bravos provoqués par des gens amis ou soudoyés.

Voilà bien certains petits abus ; mais ils sont de minime importance.

Messieurs de la claque doivent applaudir aux entrées des artistes célèbres, aux phrases saillantes, aux mots spirituels. Tout cela est noté et indiqué d'avance. Comme la pièce, le chef de claque a ses répétitions ; il reçoit très souvent des acteurs en renom une somme d'argent pour *chauffer* leur succès.

La claque entraîne le public ; du moins c'est là le but de son institution. Il est certain qu'une salle sans claque serait froide comme glace, et qu'il est des théâtres et des



pièces où pas un bravo ne serait donné sans elle.

Or généralement il arrive ceci :

La claque payée et bien payée pour assurer le succès d'un ouvrage, s'acquitte consciencieusement de sa mission. Ces messieurs, placés au milieu du parterre, tous réunis, applaudissent comme un seul homme aux endroits désignés. Au milieu d'eux, le chef donne le signal ; alors la colonne entière s'ébranle, et des bravos sans fin éclatent comme une trombe.

Mais qu'un spectateur s'avise de protester ; qu'il vienne lui, imprudent, trouver la pièce mauvaise, quand messieurs de la claque la trouvent bonne ! Que ce ne soit pas un, mais dix, vingt, trente spectateurs qui manifestent leur opinion hostile ? Ah ! pour le coup, voici la guerre allumée. La salle se partage en deux camps, le public et la claque. Le public siffle, la claque applaudit. On en vient aux injures ; et ces estimables messieurs n'en sont pas chiches, croyez-moi ! Et par-dessus le marché la police intervient, et met le public sifflant à la porte, sous prétexte de vacarme. La claque fière et triomphante continue à applaudir sur toute la ligne.

La chose paraît violente, mais elle est vraie. Nous l'avons dix fois constatée. Le public payant a tort vis-à-vis de la claque chargée de faire les succès.

A cet abus intolérable, viennent s'ajouter d'autres griefs Les claqueurs sont massés en un seul endroit du théâtre, au milieu du parterre.

Je ne veux pas déprécier ces messieurs, mais on m'accordera qu'ils ne font pas partie de la fine fleur de la société, et que leur goût en fait d'art et de musique est fort contestable. Il faut bien un peu les considérer comme des machines, mais terriblement bruyantes par exemple !

Eh bien, je trouve illogique et partant scandaleuse, la disposition des claqueurs dans la salle :

À un moment donné, et dans un seul point de cette salle on entend et on voit les battoirs de ces messieurs. Leurs deux cents mains réunies se lèvent, frappent et se baissent à la fois. Où est l'illusion ?

On assure que la claque doit entraîner le public ! mais le public n'applaudit pas, d'abord pour ne pas avoir l'air de se laisser guider par la claque, et ensuite parce que la claque applaudit pour lui.

Il serait très facile de remédier à cet inconvénient, en disposant les claqueurs d'une façon plus ingénieuse et plus logique.

Qu'on ne la réunisse pas en un seul endroit, pour qu'elle n'ait pas l'air de donner avec l'entrain et la précision d'une charge de cavalerie.

Vous avez cent claqueurs ? mettez-en vingt au parterre, vingt aux secondes loges, vingt aux troisièmes galeries, aux troisièmes loges ; disséminez-les, séparez-les le plus possible ; qu'il soit convenu qu'on applaudira tel acteur, à telle phrase, telle situation, et qu'au moins les bravos paraissent sortir de tous les coins de la salle !

Enfin que la claque fasse son métier qui est de donner des bravos aux bonnes comme aux mauvaises choses, nous y consentons encore ; mais qu'il ne lui soit pas permis d'imposer son opinion quand même au public payant, d'insulter ce public, et souvent d'avoir raison contre lui.

► dans *À bas la claque ! : question d'honneur littéraire et artistique*, par Émile Segaud, (1878), on trouve des arguments contre ce système. (Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France).

C'est au nom de la dignité trop longtemps méconnue du théâtre, au nom des belles-lettres et de l'art dramatique, outragés dans ce qu'ils ont de plus cher, leur honneur, que je viens protester ici contre ce détestable système administratif qui consiste à mettre au service de toutes les

œuvres scéniques, à la disposition de tous leurs interprètes, des applaudissements de commande et des bravos salariés ! Comme tout ce qui émane du domaine de la pensée et de l'intelligence, le théâtre est chose essentiellement respectable, ce me semble, et c'est l'oublier complètement que de lui donner par avance, à côté du public payant, son seul juge naturel, parce qu'il est indépendant et désintéressé, un public payé qui impose au premier son verdict sans conscience et ses jugements tout faits !

Crédits photo :

- ◆ *types et physionomies de paris*
- ◆ lithographie d'Honoré Daumier
- ▶ <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article15510>

- ◆ David, chef de claque
- ▶ gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

- ◆ *un coin de la claque*
- ▶ Blue Line productions

◆ **Pour retrouver d'autres publications de *La Mémoire Distillée*, allez à :**

<https://lacatichauxmuses.com/la-memoire-distillee/>